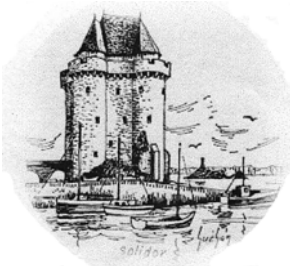
COMMUNICATION

N° 80 - Septembre 2023

CAP HORN AU LONG COURS

http://www.caphorniersfrancais.fr



Le mot du Président

C'est reparti !

Après trois jours d'un très dur combat contre une mer déchaînée les marins du quatre-mâts *Loire* sauvaient ceux du trois-mâts britannique *Dalgonar* en perdition dans le Pacifique en 1913 (voir les numéros 29, 54 et 56 de notre bulletin). Yves Cadic, second de la *Loire*, dirigeait la baleinière effectuant l'évacuation des naufragés, il y laissera sa vie. Honneur lui est rendu, à l'initiative de sa petite-fille Marie-Paule Chauou, à l'occasion des journées du patrimoine à Lézardrieux (22). Une salle de la Maison de la Mer porte désormais son nom. Une exposition sur les Cap-Horniers a été organisée à cette occasion, dont témoignent les photos de Marie-Laure Le Louarn et Michel Chaouou.

Trois conférences sont en préparation, pour novembre sans doute, à Piriac-sur-mer (44). Les deux premières s'adresseront aux élèves de l'école élémentaire… qui s'appelle l'école des Cap-Horniers, l'une pour des CP et des CE2, l'autre pour des CM1 et des CM2… formidable ! Une troisième s'adressera aux adultes. Nous en reparlerons.

Mais laissons la parole à Jean Guiader qui nous raconte l'histoire effrayante qu'il a vécue quand son voilier a failli en aborder un autre venant à contre-bord, par très mauvais temps, en pleine nuit, au cap Horn ! Nous sommes très reconnaissants à son fils Claude de nous avoir permis de photographier les souvenirs de son père qu'il conservait chez lui.

Yvonnick LE COAT

Yves Cadic (à droite) sur la dunette de la *Loire*. Coll Cadic

Exposition Cap-Horniers 16 et 17 septembre à Lézardrieux.

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS

Cotisation annuelle : individu 15 €, couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette

tél : 01 69 07 72 26 *courriel* : by.coat@gmail.com

Témoignage : Au cap Horn, collision évitée des trois-mâts *Cerro Alegre* et *Noémi* ; par Jean Guiader. (1)

L'histoire est rapportée par Jean Guiader (ci-contre), lieutenant du 3-mâts *Noémi* de la Société Nouvelle d'Armement, qui va à San Francisco (Californie). Dans la nuit du 1er au 2 octobre 1913, il croise le 3-mâts Bordes *Cerro Alegre*[2], Capitaine Léon Libouban, qui va en France, retour du Chili :

« Je venais de terminer mon année de service militaire, effectuée comme élève de la Marine marchande à bord du *Chateaurenault*, quand un ordre de la Société Nouvelle d'Armement de Nantes, à laquelle j'avais adressé une demande d'embarquement, me dirigeait sur Hambourg rejoindre le trois-mâts barque *Noémi* où je retrouvai mon camarade de service Labour, fils d'un capitaine d'armement de cette compagnie, et beau-frère de Monsieur Labbé, également capitaine d'armement de la SNA. Le navire était commandé par le capitaine Le Gloahec, de Quiberon, secondé par Monsieur Calbourdin, un Morbihannais de la Trinité-sur-Mer.

« Partie de Hambourg fin mai 1913, la *Noémi*, au bout de 70 jours de mer sans incident notable, arrivait en vue de l'île des États et commençait une navigation pénible pour doubler le cap Horn où l'attendait le temps que l'on trouve habituellement dans ces parages, une grosse brise variant du SO au NO tournant fréquemment au coup de vent, avec une mer énorme l'obligeant à se tenir à la cape sous les huniers fixes sans pouvoir doubler le terrible cap.

« Au bout de quinze jours de cape et de louvoyage sans gain appréciable, et alors que nous étions raffalés jusqu'à 60 degrés de latitude Sud, le vent sautait un soir au SE et, profitant de l'aubaine, dans la nuit du 1er au 2 octobre 1913 la *Noémi* courant grand largue sous ses perroquets fixes fuyait ces parages maudits pour remonter au Nord, dans le Pacifique. Le temps était toujours aussi mauvais, les grains de grêle et de neige se succédaient, ne laissant entre eux que de rares éclaircies.

Noémi. Roger Chapelet. Collection Claude Guiader.
« À mon ami Guiader. Roger Chapelet. »

« J'avais quitté le quart à minuit, et sitôt ciré et bottes décapelés, m'étais allongé tout habillé dans ma couchette, car le froid était vif. Je m'étais endormi au bruit caractéristique des lames rattrapant le navire, et déferlant en le dépassant sous les formes de l'arrière, car leur choc était particulièrement sensible de ma cabine, celle réservée au 2e lieutenant, à bâbord par le travers du salon et par conséquent la plus rapprochée du couronnement.

« Brusquement je me réveillai avec l'impression désagréable d'une situation insolite. Le navire, au lieu de gîter et de rouler sur tribord, était au contraire gîté sur bâbord, c'est-à-dire à ce que je pensais être le côté du vent et, au lieu du grondement de la mer déferlant sur l'arrière en rattrapant le navire en fuite, je ne percevais plus qu'un clapotis comme il s'en produit sous le vent d'un navire en panne. Pas d'erreur possible, il se passait quelque chose et je ne pouvais rester indifférent. Je sautai à bas de ma couchette, enfilai vivement mes bottes et grimpai précipitamment l'escalier de la chambre de veille.

« En arrivant sur la dunette, je ne distinguais plus qu'une forme blanche à l'arrière, et les manœuvres gisant en pagaille sur le pont. Le capitaine, vêtu seulement de sa chemise et d'un caleçon, nu-pieds dans la neige, était à la barre et criait :

– Hale bas le foc d'artimon ! Il n'y a donc personne derrière pour haler bas ce foc d'artimon ?

« J'eus tôt fait de larguer la drisse et de sauter sur le hale bas. Revenant ensuite vers le capitaine, je lui offris de prendre la barre pour lui permettre d'aller se vêtir, mais il refusa énergiquement, m'ordonnant d'aller plutôt aider à la manœuvre devant, où l'on entendait les cris et les commandements du second, lointains et étouffés par la neige qui tombait à gros flocons. Je le rejoignis et, tout en manœuvrant avec eux pour mettre le vent dedans et reprendre la route, je recueillis par bribes le récit de ce qui s'était passé. Nous l'avions échappé belle!

Cerro Alegre dans les rangs, sur la rade foraine d'Iquique au Chili. Collection Pierre Le Chevanton.

« Notre collègue Labour m'avait remplacé à minuit et je lui avais laissé le quart, route à ONO, grand largue, bâbord amures sur les perroquets fixes et, comme je l'ai dit, avec grosse mer de l'arrière, temps à grains violents de grêle et de neige. La mer déferlait partout et dans la nuit noire, les crêtes des vagues, curieusement phosphorescentes, étaient

autant de lueurs verdâtres. À un moment donné Labour, veillant au vent à bâbord, fut intrigué par une lueur verte paraissant différente des autres : crête de lame déferlante ou feu de navire courant tribord amures ? Il n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps. C'était en effet un navire en cape qui nous montrait son feu vert et dont nous coupions la route avec risque imminent d'abordage. Jugeant sans doute qu'il n'était plus possible de lui passer sur l'arrière, Labour bondit en criant :

– Laisse porter, la barre toute à tribord !

« Et la *Noémi*, arrivant en grand, élongea au vent le voilier en cape, passant si près que la mer, s'engouffrant entre les deux navires, rejaillissait sur leurs ponts, et que l'on put voir à la lueur d'une torche le gréement et le nom du navire peint à l'avant, sur le gaillard. D'après ceux qui avaient pu voir quelque chose, il s'agissait du trois-mâts franc *Cerro Alegre* de la maison Bordes.

« Quoi qu'il en soit, la *Noémi*, revenant dans le vent après avoir fait le tour, se trouva masquée en grand, et c'est miracle qu'elle n'ait pas démâté avec une telle brise et une mer aussi forte. Le capitaine, qui couchait dans la chambre de veille, avait le premier bondi sur la dunette pour diriger la manœuvre, et avait pris la barre pour y envoyer un homme de plus. Le second, Monsieur Calbourdin, appelé aussitôt, était monté tel qu'il était et, comme le capitaine, pieds nus. J'étais, comme je l'ai dit, monté également sur le pont, mais après avoir enfilé mes bottes, et l'on verra que ce geste m'avait sauvé de ce qui arriva par la suite. Tout étant rentré dans l'ordre, et le classique "boujaron" ayant calmé l'émotion générale, la navigation continua, favorisée par les vents de SE qui nous faisaient rapidement remonter vers de meilleurs parages.

« Cependant, deux ou trois jours après cet incident, le capitaine Le Gloahec nous déclara qu'il ne sentait plus ses bras ni ses jambes, et qu'il ne pouvait se tenir debout. Il fallut le soigner, le transporter, le faire manger et il remit le service au second capitaine, lui recommandant, avant tout, de ne pas dérouter le navire, ni relâcher au Chili, pour le déposer à l'hôpital. « Je suis affrété pour San Francisco, disait-il, c'est là que je dois aller et pas ailleurs ! » Rien ne put le faire sortir de là.

Collision évitée de deux voiliers au cap Horn. Tableau peint par le CLC Marcel Guillou. Coll. particulière.

« Le surlendemain de cette scène, montant relever le second à 8 h, je le trouvai allongé sur la claire-voie du salon, enveloppé dans un capot en toile, et il me dit :

– Mon pauvre ami, je suis pris comme le capitaine, je ne sens plus mes bras, mes jambes ne me portent plus, alors débrouillez-vous avec la barque, Labour et vous, et conduisez-la à Frisco suivant les instructions du capitaine. »

Jean GUIADER, CLC.

À suivre